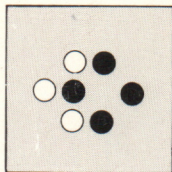


Agustina Izquierdo

Un souvenir indécent

Roman



P.O.L

Un souvenir indécent

Agustina Izquierdo

Un souvenir
indécent

roman

P.O.L

8, villa d'Alésia, Paris 14^e

© P.O.L éditeur, 1992
ISBN : 2-86744-279-6

« La fierté est la forme extrême
qu'a revêtue l'impiété. »

Donoso Cortès

CHAPITRE PREMIER

Un besoin qui ne s'assouvit pas languit, et peu à peu rend fou. Un homme a connu cette frustration auprès d'une femme que j'ai revue hier. Je rentrais avec une amie.

« Vous avez les clés ? me demanda Teresa de Grajales.

— C'est vous qui les avez prises.

— Mon Dieu !

— Ce n'est rien : nous sommes enfermés dehors.

— Et vous dites que ce n'est rien !

— Mon amour, la mort nous enferme *éternellement* dehors ! »

Teresa avait ouvert sa pochette. Elle dit en marmonnant :

« J'admire comme vous savez choisir votre moment pour avoir l'idée d'être drôle. »

Sa voix était empreinte d'angoisse. Elle fouillait

l'intérieur de sa pochette. Nous revenions du Palau de la Musica Catalana.

« Faites quelque chose ! C'est insupportable !

— Vous voudriez que je supprime la mort ?

— Ouvrez vos mains !

— Mais cette clé n'est pas si minuscule que vous ne l'ayez sentie sous vos doigts ! »

Teresa était en train de renverser et de vider sa pochette dans mes mains quand une voix calme et grave de femme se fit entendre derrière nous :

« J'ai la clé. Attendez. »

Une femme aux grands cheveux noirs qui bouffaient passa devant nous. Elle tenait la petite clé de fer à la main. Elle la fit tourner dans la serrure, poussa la porte de bois, la tint ouverte pour que Teresa pût passer. Teresa s'engouffra tandis que la femme se retournait.

« Bonsoir, señor Renfo », dit-elle.

Je restai pétrifié. Je saluai, ou du moins je m'inclinai en avant, incapable de saisir la main qu'elle tendait vers moi.

Je restai ainsi : sans voix, effrayé, les yeux fixant le pavé, la tête penchée en avant comme un homme qui tombe.

CHAPITRE II

« Blas ! »

Teresa de Grajales m'appelait de l'intérieur de la cour. Je la rejoignis dans l'obscurité. La femme à la chevelure bouffante était en train de monter l'escalier de gauche. Les cheveux épais et noirs battaient ses épaules tandis qu'elle gravissait les marches. Un ami, Didac Cabanillas, avait follement aimé cette femme jadis. Je cherchais son nom et soudain il emplît ma bouche, et je ne pus le prononcer devant Teresa de Grajales. Je ne pensais à rien d'autre qu'à cette femme. J'articulais son prénom et son nom intérieurement : « Elena ! Elena Berrocal ! » Je pensais à un cri au 5, rambla del Centro. Je pensais au bruit que fait la soie quand elle se déchire. Je pensais aux bombes, à un fauteuil marron, à un broc jaune, à un homme qui se penche sur le balcon. Je pensais à notre jeunesse.

Je pensais à Guerra. Je me disais intérieurement :
« Elena Berrocal est de retour à Barcelone, ou à
Vallvidrera ! »

CHAPITRE III

Nous étions dans la chambre à coucher. C'est Luisa, la gouvernante de Teresa, en chemise de nuit en coton recouverte d'une robe de chambre ouatée, qui avait ouvert la porte de l'appartement après que nous eûmes tiré la sonnette puis tambouriné sur le bois de la porte. Elle avait mis à chauffer de l'eau, mis à infuser la verveine nécessaire au sommeil de Teresa, l'avait servie et s'était retirée. Teresa avait bu coup sur coup deux tasses. Elle s'était approchée des voilages de la fenêtre.

Elle s'était assise sur la banquette de fenêtre capitonnée qui occupait le bas de l'embrasure.

« Vous ne parlez guère », avait-elle dit.

Je vins vers elle. Tandis que revenaient comme des vagues de plus en plus amples, de plus en plus houleuses à l'intérieur de ma mémoire, le nom de Didac Cabanillas et celui d'Elena Berrocal, je glissai ma main sous sa jupe. Je trouvai la fente de son

pantalon de dessous. Je touchai son duvet et ses lèvres molles et chaudes qui s'ouvraient.

« Je n'ai pas envie ce soir, me dit-elle.

— Mais si, vous en avez envie ! »

Teresa repoussa ma main et se leva.

« Vous ne m'aimez pas.

— Non.

— Vous me désirez.

— Oui.

— Ne le prenez pas mal : je ne vous désire pas ce soir, Blas.

— Ne le prenez pas mal : je ne puis importuner plus longtemps dans sa chambre à coucher une femme qui ne me désire pas. »

J'étais en train de renouer ma cravate en me regardant dans le miroir. Je jugeais mon visage fastidieux et je le trouvais las. Il luisait. J'entendis Teresa qui se mouchait dans mon dos.

« Restez ! » dit-elle tout bas, en suppliant.

Je me retournai et approchai ma main de nouveau vers la ceinture de la jupe de son tailleur.

« Non ! »

Je partis. A la porte, je lui fis face. Je demeurai un certain temps sans parler. J'observai son regard et scrutai les larmes qui y brillaient.

« Comme les larmes sont pâles ! lui dis-je à mi-voix. Elles sont si pâles qu'on ne perçoit pas leur secret. »

CHAPITRE IV

Tandis que j'atteignais les quais, tandis que je contournais les magasins couverts, les grues, les rails des trains, une pluie tiède tombait et trempait mon visage et mes mains. En mars 1927, Didac Cabanillas avait rencontré et était tombé fou amoureux d'Elena Berrocal. Je note ces souvenirs dans les derniers jours de novembre 1932. Durant l'année, le port accueille plus de quatre mille sept cents navires. Il m'arrive d'armer des péniches de mer. Barcelone est un port qui vaut deux millions de tonnes. Alors, je ne valais rien ; je ne pesais rien ; j'avais le cœur vide. Je l'ai toujours, mais cette détresse n'est plus amère. J'ai été heureux depuis et je n'ai plus de patience pour rien et pour personne. J'ai quarante-huit ans. Elena Berrocal, quand je la revis, devait avoir trente-quatre ou trente-cinq ans. Je me souviens que la lune, cette soirée-là où j'errais sur le port, était en forme de

croissant. Malgré la pluie qui tombait, on percevait la lune. Elle était très blanche dans le ciel. Malgré la petite pluie qui n'arrêtait pas de tomber, on discernait nettement le bois sur le flanc escarpé du Montjuich et deux des carrières obscures qui l'éventraient. La citadelle noire se découpait avec une arête sèche sur le ciel.

Un jour, tout ce qu'on aime s'offre à la lassitude. Le sexe des hommes ne se dresse plus au point de trembler, comme font les mains des vieillards, avant de pénétrer le ventre d'une femme. Les mains elles-mêmes cessent de se tourner spontanément vers les touches du piano ouvert ou sur les quatre pétales si doux des fleurs des tulipes. On ne prend plus rendez-vous avec les amis dans l'espérance des dépités qui les ravagent, ou dans l'appréhension des bonheurs qui les secourraient. On a perdu le meilleur d'entre eux. La faim ne creuse plus ni son vide ni son vertige au centre du corps. Ni les yeux ne s'émerveillent désormais de la clarté qui point le matin, qui s'étend, qui dénude, qui fait resplendir peu à peu le volume des objets et le contour des seins, la rondeur des épaules, le relief angoissant du nez et des joues des femmes qui dorment auprès de vous sans qu'on sache pourquoi.

Alors on se tient la bouche ouverte devant la nuit sur un quai et on regarde des prisons que bornent des nuages. Alors on reste les mains vides, sans plus aucun désespoir. Alors on n'est plus qu'un orifice

ouvert sur la mort — un orifice qui ne songe pas à se refuser. Je m'assis sur la planche humide d'un wagon, dans le bruit incessant de la mer. Plus tard, je marchai encore, durant une heure, dans les ruelles sans lumière. Tout sentait le poisson, les crustacés, la peine, la seiche, la crevette, le désir. Je fatiguais enfin les véhémences de deux noms et remettais une espèce d'ordre parmi les souvenirs qu'ils faisaient revenir.

CHAPITRE V

Ils s'étaient rencontrés en 1926. Je note ces pages en désordre. L'été était déjà là. Voici deux saisons que j'amoncelle ces pages de journal et que je raboute ces lambeaux de mémoire et d'accablement. Je connaissais l'essentiel de cette histoire par Didac. La version d'Elena Berrocal devait se distinguer sur bien des points de celle que m'avait contée mon ami. Mais il n'était plus là pour la contester, ou pour peut-être l'approuver en partie. Au surplus, c'était un homme pudique, et qui ne savait pas renier un amour.

C'est ainsi qu'à trois heures du matin, de ce matin de novembre où je commençai à noter ces mots, le visage et les mains encore couverts d'une petite pluie poisseuse de sel, je débouchai enfin plaza del Teatro. Je retrouvai la suite que je loue à l'année au Falcon et passai commande au veilleur d'un pot de café. Je bus. J'avais dans la poche de mon veston un paquet

C'est une histoire d'amour fou, plein d'intransigeance,
à Barcelone, sous la dictature de Primo de Rivera, durant
l'hiver 1927.



9 782867 442797

921457-8 Imp. en France 03-92
ISBN : 2-86744-279-6



DIFFUSION C.D.E.
DISTRIBUTION SODIS

89 F